

Moebius

L'agent secret

Robert Hébert

La voix

Numéro 60, printemps 1994

URI : id.erudit.org/iderudit/13961ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, R. (1994). L'agent secret . *Moebius*, (60), 71–75.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

The logo for Érudit, featuring the word "Érudit" in a bold, red, sans-serif font. The "É" has a distinctive shape with a red accent above it.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

L'agent secret

Robert Hébert

Aussi loin qu'il fouille sa mémoire, aussi loin qu'il tente de mettre une première forme à son instinct de vie, il y a des sons et des odeurs rattachés à l'univers de son père. En vérité, son père habitait un arrière-monde, il n'était pas de ce monde. Bel homme, droit, bien bâti ; un visage extrêmement doux à la Cary Grant, avec de belles dents conservées jusqu'à sa mort. Mais de lui, il ne retient que la voix, rare et silencieuse le jour, effrayée la nuit, car ce visage a pris toutes les formes jusqu'à se décontenancer même, avalant ses propres lames de fond, frappé par l'incapacité de dire autre chose que sa douleur.

Tout commencerait avec une énigme : la mère dort avec la sœur dans le lit parental et lui avec son père, dans des lits jumeaux. Allez donc savoir le pourquoi de cette topographie et de ces murs ! Très tôt, il a le sentiment de frôler cet étranger, ce visiteur. Sur la rue Mistral ou dans la ruelle, il entend les pas du père sur le trottoir alors qu'il revient pour le souper. Talons de fer. Pas régulier avec parfois une sorte de cliquetis rythmé, repérable. Il tourne la tête et un corps humain apparaît et lui sourit, le *Montreal Star* plié dans la main droite, veste au vent, manches relevées. Peu à peu, le bruit des pas s'espace, s'estompe. Se fait de plus en plus rare parce que cet homme rentre de plus en plus tard à la maison : ouvrant la porte de la chambre, « paqueté » comme le voisin du dessus, parlant tout seul dans un langage incompréhensible. Puis un jour, quelque chose de nouveau se produit : il s'assoit entre son lit et le sien, et sur un ton pesant à l'haleine un peu âcre, une voix s'adresse à lui,

personnellement. L'enfant fête ses onze ans. Il ne sait pas qu'il va devenir le secrétaire d'un arrièr-monde plus réel que fabuleux.

Au début, il s'endort assez facilement : marmonnements, halètements, charabia colérique font un bruit de coquillage et de jouets métalliques sous des ombres chinoises. Mais il sent déjà une inquiétude instinctive : attendre à la fenêtre le retour de son père qu'il aime. C'est à la même époque que la mère commence à travailler comme opératrice dans une shop de textiles, à deux coins de rue de la maison. Sans doute pour gagner de l'argent mais aussi pour ne pas devenir folle. Atmosphère noire : nos jeux enfantins dans les garde-robes, autour d'un coffre secret rempli de lettres, de cartes postales écrites d'Allemagne et d'un livre mystérieux, *The Descent of Man* de Darwin, «confisqués» au début de la Deuxième Guerre mondiale.

De dix à dix-neuf ans, l'enfant va assister à l'enténébrement du logis familial, l'enténébrement de la caserne familiale. Il va découvrir en négatif l'univers de la Royal Canadian Mounted Police, section «Intelligence and Security Branch», et entendre là le secret de la police démontée qui se dévoilera autour d'un lit.

Sentiment que les choses s'accélèrent : 1956. L'étranger de père s'achète une voiture flambant neuve, une Meteor bleue avec zébrure blanche sur les côtés. Heureux. Deux mois plus tard, la voix rentre désormais après minuit. Le samedi, lavage de voiture au quartier général de la rue Sainte-Catherine près d'Atwater. Attente l'après-midi devant la télévision, querelles feutrées, pleurs. La vie affective et phobique de la famille s'organise autour de la Meteor, ponctuée selon les rituels d'un clair-obscur qui échappe au bon sens.

Images précises de certains dimanches où le père amène la famille faire un tour de machine. Étui à Browning sous les aisselles. Zigzags de la voiture, centres d'achats. On s'arrête devant des immeubles à appartements. Il disparaît pendant 20 ou 30 minutes habituellement. Un jour, il dit à la mère : «M'an, tu sais ce qu'y faut faire si jamais...» Elle ne bouge pas, comme une momie qui fixerait un stop devant elle. Elle met ses lunettes de soleil. Nervosité dans l'air. Impossible de faire semblant de jouer. Une heure plus tard, il réapparaît dans une autre ruelle. Contact établi. À ce moment, l'enfant dit à sa petite sœur : «Dad est un espion.» La famille entière est devenue le cover-up banal et dominical des services de contre-espionnage.

Parfois, on va vers le port de Montréal. Voix silencieuse. Dad est dans un état extasié, avec cette manière de regarder droit devant lui. Les vagues, le fleuve. On entre par le boulevard Viau, on longe le port, cathédrales de blé ; on sort à la hauteur de McGill et on fait un détour par le quartier général. Le désert, quelques personnes. Cary Grant ouvre les portes des bureaux aux fenêtres givrées. Immenses salles kafkaiennes remplies de machines à écrire Underwood. Cartes géographiques aux murs. Il disparaît pour faire son rapport, réapparaît. Dans le mess des officiers sombre, froid, avec ces odeurs de cuir patiné, de bière et de whisky, la mère met ses lunettes. Le couple se regardant l'un l'autre en silence alors que le frère et la sœur boivent leur Coke avec des biscuits soda et les observent.

Vacances hors de la métropole, sobres dimanches, jours de repos des tympanes. Car au fil des années et des saisons, la voix crépusculaire prend une telle ampleur qu'elle s'imisce radicalement dans l'univers de l'enfant devenu adolescent, assigné au devoir de comprendre les spectres délirants que cette voix agite. Il a maintenant sa chambre et, vers deux heures du matin, celui qu'il baptisera « My Dead » apparaît dans le dormant de la porte pour venir le figer au cœur de la douleur universelle. Sommeil impossible, révoltes sans effet. Pleurant sur l'horreur d'un orphelinat en Nouvelle-Écosse, répétant le même geste de la main sur le cou en criant « la guillotine à tous les jours », « si vous saviez, bande de sans-dessein », balbutiant des histoires effrayantes de narcomanes en brandissant des photos sous la lampe qu'il allumait, parlant d'un tel, Polonais, Lituanien, Hongrois, Acadien, Canadien français suicidé nu-pieds dans un ascenseur, ou muté à Yellowknife, taupes grièvement blessées, indicateurs disparus, vie démente d'Igor Gouzenko dont il a déjà assuré la protection. La Force bénéficie d'une série de failles personnelles et de *double-crossings* planétaires.

Oui, les seuls rituels de survie furent ceux du faire semblant. Faire semblant de dormir. Pourtant, tout était ainsi plus avivé, terrible. Non-sommeil d'un qui-vive glacé sur le matelas alors que grommelait et pleurait la voix, suspendue entre les coudes et les genoux. Mille et une nuits à entendre le tintamarre dans la cuisine, les menaces d'abandon, de fuite, de renoncement, jouant avec les serrures des portes pendant dix, quinze, vingt minutes, voix de la mère questionnant avec un minimum de dignité. Mille et une nuits à devoir aussi survivre en découvrant la puissance

de l'imagination et le roman de la science. Il avait développé une curiosité sans borne pour les dictionnaires, cette encyclopédie vendue par tranches hebdomadaires chez Steinberg et qui lui avait presque sauvé la vie, mathématiques, géologie, astronomie, biographie romancée de Caroline et William Herschel, polisseurs de miroirs, interprètes d'une même Voie lactée, ciné-clubs, folklores de tous les pays, écrits mystiques, la voix des poètes, Whitman, Dylan, Thomas, Grandbois, Césaire, *Le cabaret du soir qui penche* dans son radio-transistor, sous l'oreiller. Aucune démarcation dans ces lieux de passage, mille et une nuits de stratégie culturelle !

La chambre devenait son planétarium. Curieux planétarium au programme changeant et dont les lois étaient accordées à des catastrophes imminentes. Avec ses économies et la générosité de sa mère, il avait enfin acheté un petit télescope Tasco. La fenêtre donnait sur le sud. Les corps célestes. Mais de cette même fenêtre, la nuit, il attendait malgré lui le reflet du lampadaire sur le toit de la Meteor zigzaguant rue Valcartier. Surgissait le détail optique au plafond, resurgissait la voix du réel. Mots d'injures, de menaces, cris de naufrages, hoquets *et cetera*. Au mieux, l'affaissement ivre mort dans le corridor d'entrée, chiant dans ses pantalons. Paix au cosmos et au Spoutnik ! Pendant neuf ans, l'appel du savoir absolu a ainsi chevauché la voix d'une douleur radicale.

Les dernières années furent les plus heureuses, pour tous. Fin de vie commise au «Decipher». Souvenirs de quelques appels stridents dans la nuit : l'étranger allait s'enfermer dans un cagibi de béton au quartier général pour déchiffrer les messages capitaux de l'époque. Voix off, gratteur de codes sophistiqués. Les tourments de l'alcool semblaient apaisés, il revenait très souvent pour le souper. Ce fut aussi la chirurgie-éclair d'un cancer du rectum qui cloua sa voix dans le lit de la maison familiale. Silence paradoxalement insupportable, voix douce des dimanches devenue chevrotante, timide, et le jeune homme ne voulut pas pénétrer dans cette chambre qui sentait le sang, les excréments, et le chlore sur un fond de tonne. Une seule fois il toucha ce corps : il souleva l'espion géniteur, aussi léger qu'une plume échappée par la fenêtre, transporta son agent secret sur une civière. Enfin, il arriva trop tard à l'Hôpital Reine-Marie pour les Vétérans, le 6 mai 1967, juste pour voir ce beau visage implosé, bouche ouverte, à la fois suppliante et pacifiée, vérité méta-sécrétions, hors-avale-

ment. Et lui de ressentir une immense douleur au ventre, celle de son enfance.

Le père diurne lui a appris deux choses : décoder les drapeaux levés sur les bateaux et ouvrir les peanuts en écales. Peut-être une troisième, crépusculaire, à savoir que faire semblant de dormir peut devenir une arme pour qui veut divulguer tous les mystères des arrière-mondes possibles. L'enfant devenu homme a-t-il pardonné à cet homme-orphelin, démuné et déshumanisé dans son respect même de la Force, broyé et broyant la joie prégnante de sa femme, de son fils et de sa fille, schizo-clivé par la raison d'État ? Qui pourtant avait poussé certains rires aux sons inouïs avec Jackie Gleason, Lucille Ball et *The Ed Sullivan Show*. Oui et non, allez farfouiller pourquoi ! C'est la clé de son thé-saurus, la clé des champs. Mais il n'y a rien à pardonner au néant et les voix aimables qui font office de genèse atteignent toujours leur nécessaire fragilité, oreillers ou mur du son.

Voilà, celui qui s'étonne aujourd'hui d'être encore en bonne santé, s'il se réveille parfois à deux heures du matin, comme un antique automatisme qui le fait sourire, et s'il a mal su apprivoiser la chaleur des corps terrestres, il a le goût d'enlever une dernière porte, à cet instant précis où le dormant d'aucun mur serait rempli d'un blanc solaire et, dépouillé de ses combats, de son encyclopédie et ses entreprises de connaissance, entendre là un chant nouveau.

Grands vents du sud-ouest, une hirondelle bicolore, l'écriture.